

RENÉE VIVIEN,
UNE FEMME DE LETTRES
ENTRE DEUX SIÈCLES
(1877-1909)

Textes réunis par
Nicole G. Albert et Brigitte Rollet



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

PRÉFACE

RENÉE VIVIEN, D'UN SIÈCLE À L'AUTRE

Nicole G. ALBERT

Renée Vivien disparaissait il y a un siècle, à l'âge de trente-deux ans. Enterrée au cimetière de Passy, elle repose, à deux pas de l'imposant mausolée de Marie Bashkirtseff, dans une petite chapelle néo-gothique qu'Hélène de Zuylen, sa dernière compagne, a fait ériger en 1911 et sur les murs de laquelle sont gravés certains de ses vers, notamment sa propre épitaphe :

Voici la porte d'où je sors...
O mes roses et mes épines !
Qu'importe l'autrefois ? Je dors
En songeant aux choses divines...

Voici donc mon âme ravie,
Car elle s'apaise et s'endort
Ayant, pour l'amour de la Mort,
Pardonné ce crime : la Vie¹

Le 18 novembre 2009 (cent ans jour pour jour après sa disparition), les grilles de cet étroit sanctuaire tapissé de vitraux, représentant entre autres l'Annonciation [illustration 1.1.], se sont ouvertes grâce à la générosité de sa petite-nièce, Imogen Bright, permettant ainsi à quelques admirateurs, au cours d'une cérémonie informelle, de déposer devant l'autel ses fleurs de prédilection – lys et violettes – et de lire, qui des poèmes, qui des extraits de sa correspondance, dans une atmosphère de recueillement dépourvue de tristesse et conforme à ses désirs :

Le charme maladif des musiques moroses
Ici ne convient point à l'auguste trépas ;
Venez ! Il faut couvrir de rythmes et de roses
La maison du poète où le deuil n'entre pas.
Rien que l'éclat des chants : pas de vain verbiage,

¹ « Épitaphe sur une Pierre tombale », in *Haillons* (1910).

Ni le sanglot banal d'importunes douleurs ;
 Comme pour un splendide et joyeux mariage,
 Il lui faut avant tout des fleurs, des fleurs, des fleurs².

Cette commémoration s'est poursuivie, le 20 novembre, par une journée d'étude – « Renée Vivien : une femme de lettres entre deux siècles (1877-1909) » – organisée à l'Université de Londres à Paris, en partenariat avec les éditions ErosOnyx, à l'origine de cette initiative, et avec le soutien de l'Institut Emilie du Châtelet et du Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines de l'Université de Saint-Quentin³. Elle a attiré un large public et a été l'occasion de rendre hommage à une écrivaine dont la popularité ne s'est jamais démentie parmi les bibliophiles qui, depuis sa mort, se disputent à prix d'or les éditions originales de ses textes en vers et en prose, ces élégants volumes aux couvertures parfois ornées de délicats pastels dus au peintre symboliste Lucien Lévy-Dhurmer. Cependant son œuvre, à la fois décadente et féministe⁴, a longtemps été éclipsée par le personnage, dont les amours malheureuses, le destin tragique et l'homosexualité ont constitué les principaux éléments d'un culte discret mais non moins fervent.

Née à Londres en 1877 d'une mère américaine et d'un père britannique, Pauline Mary Tarn, qui écrit principalement sous le pseudonyme de Renée Vivien⁵, s'installe définitivement à Paris à l'âge de vingt-et-un ans. Située à la frontière de deux cultures et de deux langues, la poétesse incarne de façon complexe et exemplaire cette double appartenance et cette Entente cordiale dont elle fut la contemporaine. À l'instar de nombreuses Anglo-saxonnes de son époque, elle choisit la France pour y vivre – et y mourir – et le français, qu'elle maîtrise parfaitement grâce à une éducation cosmopolite, pour écrire sa poésie, ses nouvelles et ses romans, au total une quinzaine d'ouvrages publiés en l'espace de huit ans, avec un acharnement fiévreux dissimulé derrière une apparente désinvolture, si l'on en croit le célèbre témoignage de Colette, dans *Le Pur et l'Impur* (1932, sous le titre *Ces plaisirs...*). Or Renée Vivien est tout sauf un bas-bleu mondain, une dilettante qui écrivait pour meubler son oisiveté et briller en société, bref, une de ces

² « Sourire dans la mort », in *Poèmes retrouvés*, recueillis par Jean-Paul Goujon, dans son édition des *Poésies complètes* de Renée Vivien, Paris : Régine Deforges, 1986, p. 442.

³ Les éditions ErosOnyx, à l'origine de ce colloque, ont également apporté leur concours.

⁴ On oublie trop souvent qu'elle a collaboré au journal *La Fronde* et que certains de ses poèmes parurent dans la revue homophile *Akademios*, créée par Jacques Adelswärd-Fersen en 1909.

⁵ Elle signe quelques recueils écrits à quatre mains avec Hélène de Zuylen, sous le pseudonyme de Paule Riversdale.

figures acceptables – et souvent insipides – dont la presse féminine faisait son miel en proposant à ses lectrices de coquets reportages illustrés par la photographie sur les femmes de lettres à la mode – épouses, mères, parfaites maîtresses de maison, accessoirement écrivaines. Évitée par ses consœurs qui la jugent trop sulfureuse, rapidement mise à l'index par une partie de la critique qui condamne la *perversité* de sa plume – une fois qu'elle aura découvert que l'auteur de ces odes enflammées à l'amante est en réalité une *autrice* –, Renée Vivien se retranche dans un monde personnel et idéal, où l'antiquité hellène occupe une large place aux côtés des alcools forts dont on dit qu'ils hâtèrent sa fin. Son aisance financière lui permet néanmoins de publier à compte d'auteur chez Alphonse Lemerre (spécialiste du « Parnasse contemporain »), avant de privilégier des éditions hors commerce dont elle confie l'impression à Edward Sansot à partir de 1907.

D'une vie courte mais riche et agitée, Renée Vivien a su faire une aventure littéraire (à tous les sens du terme, tant la fiction se mêle à la vie) et une quête – poétique.

Ce volume le prouve, qui explore de multiples aspects de l'œuvre. Nous n'avions pu retenir pour la journée d'étude, faute de place, toutes les communications proposées et nous sommes heureuses de pouvoir, grâce au présent volume, les accueillir. De même, nous avons voulu offrir ou exhumer certaines pièces rares, voire introuvables qui ont jalonné la production de Renée Vivien et dont on espère que les futurs chercheurs sauront tirer profit. On trouvera donc reproduits en annexes des inédits, des extraits de lettres, quelques photographies, enfin des comptes rendus divers permettant de mesurer sa renommée littéraire et les polémiques ou les réserves liées aux thèmes qu'elle abordait.

Si la presse fin-de-siècle privilégiait, dans ses commentaires, la poésie de Renée Vivien, nous avons ici souhaité accorder à la prose une attention particulière : la question du genre dans *La Dame à la louve* (Martine Reid), l'humour dans deux ouvrages tardifs rarement étudiés, *Le Christ, Vénus et M. Pépin*, d'une part, *L'Album de Sylvestre*, d'autre part (Patricia Izquierdo), les jeux avec la fiction dans *Une femme m'apparut...* (Mirande Lucien).

Les rapports de Renée Vivien avec ses contemporains livrent des clés fertiles et l'on constatera sa plus grande proximité, dans les sphères du platonisme et de la spiritualité, avec Charles-Brun (Nicolas Berger). Parallèlement, elle décline de façon personnelle des motifs que retient également sa consœur Lucie Delarue-Mardrus (Anne-Marie Van Bockstaele), dont elle se démarque résolument quand il s'agit d'aborder la figure de

Sappho, détentrice de la parole poétique originelle (Marie-Ange Bartholomot-Bessou).

La postérité de Vivien se décline au pluriel (Nicole G. Albert) et, dans ses vers comme dans le roman qu'elle lui consacre en 1994, sous le titre *La Passion selon Renée Vivien*, la poétesse catalane Maria-Mercè Marçal a confirmé sa prégnance dans les lettres contemporaines (Jean-Paul Goujon). Elle demeure plus largement une icône, une figure emblématique du saphisme qui s'exprime à travers le culte singulier dont sa sépulture fait l'objet (Melanie Hawthorne). En venant livrer son témoignage et renouer les fils autour de cette Sappho 1900 qui incarne et dépasse à la fois la Belle Époque, Imogen Bright a entériné ce renouveau, ou plus exactement cette pérennité dont Simone Burgues avait montré la voie dans ses travaux consacrés aux relations de la poétesse avec Charles-Brun (Enrique Marini-Palmieri).

Le phénomène mérite d'être souligné. Figure majeure de la littérature dite féminine du tournant du siècle comme l'attestent les anthologies poétiques et autres essais consacrés, vers 1900, aux *muses françaises*⁶, Renée Vivien, après une longue éclipse qui tient tant à sa personnalité littéraire qu'aux conjonctures historiques, semble sortie de son purgatoire grâce à des travaux universitaires et aux rééditions diverses qui ont vu le jour depuis une vingtaine d'années⁷. L'originalité de son œuvre est enfin reconnue et elle est à l'honneur, portraits à l'appui, sur les sites *web* dévolus à la littérature lesbienne. Un pareil engouement s'explique aisément. En effet, derrière des titres aussi anodins en apparence qu'*Études et Préludes* (1901), *Évocations* (1903) ou *À l'heure des mains jointes* (1906) se déploie une conception de l'amour – souvent mortifère –, de la volupté – toujours saphique – et de la condition féminine peu conventionnelle. Son homosexualité, sa condamnation du mariage, son dédain de la famille et son refus sans appel de la maternité la distinguent de ses contemporaines, telles Anna de Noailles ou, dans une moindre mesure, Lucie Delarue-Mardrus, plus enclines à cultiver l'image policée que l'on attendait d'elles en célébrant le mâle, la nature et en se

⁶ Citons « Le Romantisme féminin », dans *L'Avenir de l'intelligence* de Charles Maurras (1907), *Les Muses françaises. Anthologie des femmes poètes* d'Alphonse Séché (1909), *Nos femmes de lettres* de Paul Flat (1909), *La Littérature féminine d'aujourd'hui* de Jules Bertaut (1909), *Muses d'aujourd'hui* de Jean de Gourmont (1910).

⁷ Jean-Paul Goujon publie une *Vie de Renée Vivien* en 1986, aussitôt suivie d'une édition complète des poèmes, tous deux parus chez Régine Deforges. Depuis, plusieurs thèses lui ont été consacrées, la dernière en date étant celle de Marie-Ange Bartholomot-Bessou : *L'Imaginaire féminin dans l'œuvre de Renée Vivien* (Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004). Enfin, le recueil de nouvelles *La Dame à la louve* a récemment été réédité, en Folio, dans la collection « Femmes de lettres » dirigée par Martine Reid.

ralliant à la veine vitaliste alors en vogue. Helléniste et traductrice de Sappho (1903) – d'une Sappho résolument lesbienne, hissée au rang de divinité tutélaire pour avoir combiné le génie lyrique et l'amour unisexuel exclusif –, puis des Kitharèdes (1904), Renée Vivien a élaboré, d'une part, une « généalogie » personnelle de la création⁸, d'autre part, une mythologie féminine qui sort des sentiers battus. Celle-ci est dominée par des figures glorieuses ou révoltées, la poétesse encensant Lilith au détriment d'Ève, préférant la sorcière à la fée, et s'identifiant volontiers à la guerrière amazone indifférente à la séduction masculine. Elle offre surtout à l'androgynisme un renouveau qui préfigure les approches genrées dont ses recueils en vers et en prose bénéficient désormais. Plusieurs nouvelles de *La Dame à la louve* (1904) se prêtent particulièrement bien à une lecture qui déconstruit les rôles masculin et féminin comme le montre Martine Reid⁹, tandis que les poèmes brouillent les repères habituels, instaurent une fluidité des genres dans laquelle la théorie *queer* a abondamment puisé :

Ma bouche a possédé ta bouche féminine
Et mon être a frémi sous tes baisers d'amant,
Car je suis l'Être double, et mon âme androgyne
Adore en toi la vierge et le prince charmant¹⁰.

Sa radicalité, qui prend véritablement corps à travers une Lesbos réinventée, c'est-à-dire gynocentrée, n'est pas non plus sans annoncer certaines pages de Monique Wittig, depuis *Le Corps lesbien* jusqu'à *Les Guérillères*.

Marginale à son époque et novatrice toujours, cette « muse inquiète et mélancolique¹¹ » qui redoutait tant l'oubli a peu à peu gagné en modernité, voire en popularité, et trouve dorénavant des lecteurs qui savent décrypter l'audace du fond derrière le classicisme de la forme. Si le lyrisme du vers séduit, la hardiesse des thèmes étonne qui, au moyen d'un vocabulaire polysémique, offrent, avec naturel et aplomb, une vision personnelle de *l'amour la poésie* pour paraphraser Éluard :

⁸ Marie-Ange Bartholomot-Bessou parle très justement d'une « généalogie de la création féminine », dans « Réécriture des féminités dans l'œuvre de Renée Vivien », in *Renée Vivien à rebours*, Paris : Orizons, 2009, p. 151.

⁹ Voir Martine Reid, « Le genre, autrement (dans le recueil *La Dame à la louve*) », dans le présent volume.

¹⁰ « La Double Ambiguïté », in *Échos et Reflets* (1903) publié sous le nom de Paule Riversdale.

¹¹ Voir la notice de Maxime Formont pour les *Poésies complètes de Renée Vivien*, Paris : Lemerre, 1934, p. VII.

Ta voix a la longueur des lyres lesbiennes,
L'anxiété des chants et des odes saphiques,
Et tu sais le secret d'accablantes musiques
Où pleure le soupir d'unions anciennes¹².

Dans ce « Sonnet féminin », où la métrique expose et résorbe à la fois la trame sexuelle qui le sous-tend, Renée Vivien, en recourant à la seule rime féminine (d'où son titre), fait entendre les accents harmonieux d'un amour qui *ose dire son nom*. Ce n'est pas le moindre de ses mérites¹³.

L'heure d'une véritable redécouverte en forme d'hommage avait donc sonné. Ainsi, parallèlement à la savante et élégante réédition de ses poèmes par la maison ErosOnyx (2009) et à la parution du premier ouvrage collectif qui lui soit entièrement consacré – *Renée Vivien à rebours. Études pour un centenaire* (2009) –, la journée d'étude organisée à Paris, en revisitant de nombreux aspects de son œuvre et de son écriture, a su mettre en lumière la légitimité littéraire de Renée Vivien. Événement commémoratif, manifestation publique destinée à faire entendre sa voix dans tous les sens du terme, elle fut aussi un espace d'échange et de dialogue entre chercheurs et simples curieux, spécialistes et amateurs. Enfin, elle a permis de donner un nouvel élan aux études baptisées vivienniennes et de consacrer la postérité de cette « exilée de Mytilène »¹⁴ – au moins jusqu'au prochain centenaire.

¹² « Sonnet féminin », in *Cendres et Poussières* (1902).

¹³ Notons qu'à l'occasion de cet événement commémoratif, le magazine *Lesbia* a consacré trois longs articles dans trois numéros, obéissant à un découpage chronologique, à Renée Vivien.

¹⁴ Expression qu'emploie Héra Mirtel dans son article « Renée Vivien », in *La Vie moderne*, n° 31, 31 juillet 1910, n.p.